

l'abandonner », se répètent-ils avec Épictète, bien que leur passion de l'ajournement ne procède pas, comme chez le stoïcien, d'une considération morale, mais d'un effroi presque méthodique et d'un écœurement trop invétéré pour qu'il ne prenne pas l'allure d'une discipline ou d'un vice. S'ils ont proscrit l'avant et l'après, évacué l'aujourd'hui et le demain, également inhabitables, c'est qu'il leur est plus aisé de vivre par l'imagination dans dix mille ans que de se prélasser dans l'immédiat et l'imminent. Au long des années ils auront plus pensé au temps en soi qu'au temps objectif, à l'indéfini qu'à l'efficace, à la fin du monde qu'à la fin d'une journée. Ne connaissant dans la durée ni dans l'étendue des moments ou des endroits privilégiés, ils passent de défaillance en défaillance, et quand cette progression même leur est interdite, ils s'arrêtent, regardent de tous côtés, interrogent l'horizon : il n'y a plus d'horizon... Et c'est alors qu'ils éprouvent, non point le vertige, mais la panique, une panique si forte qu'elle anéantit leurs pas et les empêche de fuir. Ce sont des exclus, des bannis, des hors-le-temps, disjoints du rythme qui entraîne la tourbe, victimes d'une volonté anémiée et lucide, se débattant avec elle-même, et s'*écoutant* sans cesse. Vouloir, au sens plein du mot, c'est ignorer que l'on veut, c'est refuser de s'appesantir sur le phénomène de la volonté. L'homme d'action ne pèse ni ses impulsions ni ses mobiles, encore moins consulte-t-il ses réflexes : il leur obéit sans y réfléchir, et sans les gêner. Ce n'est pas l'acte en lui-même qui l'intéresse, mais le but, l'intention de l'acte ; pareillement, le retiendra l'*objet*, et non le mécanisme de la volonté. Aux prises

avec le monde, il y cherche le définitif ou espère l'y introduire, tout de suite ou dans deux ans... Se manifester c'est se laisser aveugler par une forme quelconque de perfection : il n'est pas jusqu'au mouvement comme tel qui ne contienne un ingrédient utopique. Respirer même serait un supplice sans le souvenir ou le pressentiment du paradis, objet suprême — et pourtant inconscient — de nos désirs, essence informulée de notre mémoire et de notre attente. Incapables de le déceler dans le tréfonds de leur nature, trop pressés aussi pour pouvoir l'en extraire, les modernes devaient le projeter dans le futur, et c'est un raccourci de toutes leurs illusions que l'épigraphe du journal saint-simonien, *Le Producteur* : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé dans le passé, est devant nous. » Aussi importe-t-il d'en hâter l'avènement, de l'instaurer pour l'éternité, selon une eschatologie surgie, non point de l'anxiété, mais de l'exaltation et de l'euphorie, d'une avidité de bonheur suspecte et presque morbide. Le révolutionnaire pense que le bouleversement qu'il prépare sera le dernier ; nous pensons tous de même dans la sphère de nos activités : l'*ultime* est la hantise du vivant. Nous nous agitions parce qu'il nous revient, croyons-nous, d'achever l'histoire, de la clore, parce qu'elle nous apparaît comme notre domaine, ainsi du reste que la « vérité », sortie enfin de sa réserve pour se dévoiler à nous. L'erreur sera le lot des autres ; nous seuls aurons tout compris. Triompher de ses semblables, puis de Dieu, vouloir remanier son œuvre, en corriger les imperfections — qui ne s'y essaie pas, qui ne croit pas de son devoir de s'y essayer,